

DUMONT, Micheline et Nadia FAHMY-EID, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*. Montréal, Éditions du Boréal Express, 1986. 315 p. 19,95 \$

Dominique Jean

Volume 41, numéro 4, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304626ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304626ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, D. (1988). Compte rendu de [DUMONT, Micheline et Nadia FAHMY-EID, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*. Montréal, Éditions du Boréal Express, 1986. 315 p. 19,95 \$], *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(4), 607–610.
<https://doi.org/10.7202/304626ar>

DUMONT, Micheline et Nadia FAHMY-EID, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*. Montréal, Éditions du Boréal Express, 1986. 315 p. 19,95\$

Le recueil d'essais sur l'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes de 1840 à 1960, regroupés par Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid sous le titre *Les couventines*, convainc principalement de la richesse et de l'importance incontournable d'un champ de l'histoire négligé à la fois par l'histoire des femmes, l'histoire de l'éducation et celle de l'Église.

Le premier projet du Groupe de recherche en histoire de l'éducation des filles consiste à montrer que, si les femmes ont eu progressivement accès à des niveaux d'étude au-delà de la septième année, c'est grâce aux congrégations religieuses. Au total, plus de cinquante congrégations ont entrepris la tâche colossale d'instruire et d'éduquer — les auteures insistent sur la nuance — un nombre croissant de jeunes filles: environ 3 500 d'entre elles fréquentaient les

pensionnats en 1855 et 13 000 en 1950, pendant que l'État leur consacrait peu d'attention et moins encore de capitaux. Si bien que, même en 1950, après que le Département de l'Instruction publique eut commencé à offrir des programmes concurrents, les couventines représentaient encore 38% de toutes les jeunes filles aux études post-primaires (p. 204). Ajoutons, s'il faut d'autres preuves de l'influence des pensionnats, qu'après 1936, toutes les institutrices y ont reçu leur formation (p. 266, 269-270).

Trois des onze chapitres des *Couventines* s'attachent à dresser cette édifiante image, en clarifiant le fouillis des programmes du système scolaire québécois et en démêlant l'écheveau des statistiques scolaires qui sont d'autant moins éloquentes qu'elles ont été compilées de façon sexiste. Ils abordent respectivement «L'évolution des programmes d'études» (Malouin et Dumont, chapitre 5), «Les couventines», leur recrutement et leurs effectifs (Dumont et Daigle, chapitre 9) et «Les congrégations religieuses enseignantes» (Dumont, chapitre 11). On y découvre, à l'encontre des préjugés ou des «contours flous de nos souvenirs», «l'histoire réelle» d'institutions très diversifiées (p. 274). Ainsi, les couvents varient selon les fonctions, les clientèles et les milieux, les écoles ménagères s'adressant davantage aux jeunes rurales, jusqu'en 1940, et les écoles normales aux jeunes filles des villes; les pensionnats proprement dits accueillant les plus riches, et les écoles adjacentes les plus pauvres; et, parmi les pensionnats urbains, la richesse de la clientèle augmentant avec le prestige de l'institution. Sur ce point, les auteures ont pu dresser un portrait décisif de la provenance professionnelle des élèves des trois couvents montréalais des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, implantés dans des milieux socio-économiques différents, entre 1900 et 1922, portrait qui témoigne à lui seul de la valeur des ressources disponibles dans les archives des congrégations (p. 216). En outre, cette typologie des clientèles permet de suggérer que si les femmes ont pu être alphabétisées en plus grand nombre que les hommes, leurs études furent moins poussées (p. 224). Enfin, le mythe des écoles ménagères omniprésentes est ramené à sa juste proportion: derrière le discours «hypertrophié» se cache «une clientèle très minoritaire par rapport à l'ensemble des institutions d'enseignement féminines» (p. 201). On comprend mal cependant quelle importance accorder dans ce portrait à un objectif déterminant des couvents, celui de la reproduction et de l'accroissement du personnel religieux féminin, car trop peu de pages y sont consacrées.

En second lieu, les auteures ont été frappées par l'influence déterminante qu'exerce à chaque époque, sur tous les aspects de la vie des couventines, la vision dominante du rôle de la femme. Que ce soit dans «Le cadre de vie» (Eid, chapitre 3), «Les loisirs éducatifs» (Nepveu, chapitre 4), «La pédagogie» (Lasserre, chapitre 6), «La philosophie de l'enseignement» (Ferretti, chapitre 7), «Les revues et les journaux étudiants», (Eid, chapitre 8) ou «Les amicales d'anciennes» (Heap et Malouin, chapitre 10), l'idéal des élites laïques et cléricales, celui de la femme différente de l'homme, dédiée à son service, mère et reine du foyer, conditionne les activités des pensionnats.

Mais à côté de ces manifestations probantes d'assimilation du discours dominant, les auteures trouvent aussi les témoignages d'une volonté divergente: celle d'offrir aux filles des chances d'éducation égales à celles des garçons. L'analyse systématique de trois revues officielles d'éducation traitant de la philosophie de l'enseignement aux filles dévoile cette ambiguïté dans toute

sa subtilité, en documentant parallèlement l'évolution des conceptions de l'éducation chez les religieuses et chez la hiérarchie ecclésiastique. D'un côté, des enseignantes plaident pour un élargissement des rôles féminins, d'abord au cours des années 1920, moments fastes du féminisme, puis après la Seconde Guerre mondiale, alors que certaines osent même s'attaquer à la conception dominante de la nature féminine. De l'autre côté, leurs opposants réagissent en resserrant leur définition des rôles féminins, pour voir peu à peu leur arme se retourner contre eux, car leurs définitions édulcorées prêtent de plus en plus le flanc à la critique (p. 166). L'histoire des amicales d'anciennes est troublée par les mêmes tiraillements. Durant sa courte vie, entre 1928 et 1933, l'Association fédérée des anciennes élèves des couvents catholiques du Canada inquiéta les évêques québécois par l'étendue de son *membership* essentiellement laïc (jusqu'à 35 400 membres à travers le Canada) et ses activités. Commises essentiellement à la défense de la famille, les membres en vinrent à des conclusions politiques potentiellement menaçantes pour le clergé qui préféra réorganiser les amicales en un réseau diocésain plus facile à influencer. Ces désaccords apparaissent cependant sans que la responsabilité de l'Église en matière d'éducation ne soit mise en doute.

L'évolution du climat idéologique des couvents ne se présente donc pas de façon linéaire. Or, l'article sur les revues et les journaux étudiants pose l'hypothèse, différente semble-t-il, de l'augmentation progressive des contradictions du discours sur les rôles féminins et l'éducation des filles (p. 180). Pourtant, quand on regarde de plus près les journaux pour mieux les replacer dans leur contexte chronologique, rappeler leur fonction et leur importance, on découvre que quatre des cinq passages plaçant pour l'extension des rôles féminins, par exemple, proviennent du tournant des années 1930, ce qui indique une poussée féministe temporaire, comparable à celle des amicales, plutôt qu'un accroissement par degrés.

Ainsi, dans une étude d'une aussi longue ampleur chronologique (1870-1960), l'évocation du contexte devrait alimenter davantage l'analyse. Elle ne peut pas se limiter à des allusions générales, comme cette référence à «la progression constante du taux de participation des femmes au marché du travail depuis les vingt dernières années» (p. 185), surtout quand elles ne sont pas tout à fait justes, ce taux progressant au moins depuis le début du siècle. Autre exemple de cette lacune, l'explication de l'évolution de l'emploi du temps des couventines, basée sur un tableau regroupant des horaires de 1860, 1894, 1929 et 1950 de quatre institutions très différentes. On saisit mal, parmi les traits qui distinguent ces emplois du temps, lesquels sont dus à des changements historiques et lesquels proviennent de la diversité des couvents étudiés. Plus globalement, on aurait aimé que les archives des congrégations soient mieux présentées: que représentent-elles dans l'ensemble des institutions? Quelles sont les congrégations qui ont refusé de collaborer et pourquoi? En quoi le portrait général s'en ressent-il?

Ces considérations auraient probablement évité aux auteures leurs avertissements trop nombreux sur la pauvreté des sources, un refrain gênant quand l'abondance des documents, règlements, photographies, horaires et prescriptions relatives à l'hygiène ou témoignages oraux, doit susciter l'envie de plusieurs chercheurs.

Si l'on éprouve le besoin de se plaindre des sources, c'est souvent parce qu'on ne les interroge pas suffisamment. Revenons au tableau décrivant l'évolution de l'emploi du temps. On ne cherche pas pourquoi «le temps alloué aux activités académiques n'a pas cessé d'augmenter au fil des ans, suivant ainsi une trajectoire inverse à celle des exercices religieux» (p. 52); et ce que signifie la remarquable permanence entre 1894 et 1929. De la même manière, l'évolution des loisirs éducatifs est brossée à trop grands coups. On y prend connaissance de la plus grande ouverture des activités sur le monde après 1930 et de la plus grande autonomie qui fut alors accordée aux filles, sans bien sentir où, quand, pourquoi, comment et avec quelle influence sur la vie des couventines se sont produites les parties de sucre et les séances de cinéma. Ailleurs, l'analyse de la pédagogie ne convainc pas d'un «véritable consensus relatif à l'éducation des filles» (p. 140) quand les spécificités des pratiques de chaque congrégation sont examinées. Mais l'hypothèse n'est pas reformulée en conséquence. Plusieurs tableaux manquent d'intérêt par suite de cette crainte de conclure. On croirait fréquemment lire l'étape préliminaire d'une étude qui promet.

L'ouvrage gagnerait en unité si chaque chapitre intégrait les découvertes des autres chapitres, comme le fait trop brièvement l'étude de la pédagogie en incluant la problématique de la classe sociale de la clientèle et si, par ailleurs, les photographies du centre de l'ouvrage et les cinq témoignages de la fin servaient de matériau aux démonstrations. De plus, les lecteurs apprécieraient qu'on les initie plus concrètement, d'entrée de jeu, à l'étendue et à l'hétérogénéité de «l'univers des couventines», en inversant presque l'architecture du livre pour présenter d'abord les clientèles, les congrégations et les programmes, soit les chapitres 5, 9 et 11. C'était probablement la raison d'être des deux premiers chapitres, «Un univers inscrit dans notre mémoire collective» (Dumont) et «Un univers articulé à l'ensemble du système scolaire québécois» (Eid), mais l'un est trop flou et l'autre trop général pour remplir cet objectif d'éclaircissement.

Ce livre a voulu multiplier les points de vue et les approches sur un même objet. Ce faisant, il a plus souvent séparé les problèmes qu'il les a articulés les uns aux autres. Ses lacunes sont à la mesure du risque qu'il encourt.

*Département d'histoire
Université de Montréal*

DOMINIQUE JEAN